

actus
MÉMOIRE

« Rien de ce qui conce ne m'était étranger »



© DR

Martine Storti, présidente de « 40 ans de mouvement »

A l'occasion du quarantième anniversaire du Mouvement de libération des femmes (MLF), Martine Storti publie *Je suis une femme pourquoi pas vous*, un recueil des articles qu'elle a écrits sur ce mouvement entre 1974 et 1979 dans *Libération*. Devenue depuis inspectrice générale de l'Education nationale, les convictions de cette féministe de la première heure sont restées intactes.

Comment résumer votre parcours ?

Fille d'ouvrier immigré italien, je fais partie de celles qui doivent tout à l'école de la République. Une institutrice a dit un jour à ma mère : « Votre fille doit aller au lycée et faire du latin ». A cette époque, les enfants de la classe ouvrière - on ne parlait pas encore de classe défavorisée - n'étaient pas très nombreux à aller au lycée, sauf s'ils étaient d'excellents élèves. C'était mon

cas mais, surtout, j'adorais l'école. Puis, j'ai eu 20 ans dans l'éblouissement de mai 68, j'étais alors étudiante en philo à la Sorbonne, ce fut un bonheur collectif qui n'a pas eu d'équivalent depuis. Je suis devenue professeure dans le Nord à Denain, puis je suis entrée à *Libération*. Je suis restée journaliste jusqu'en 1984, puis j'ai participé à deux cabinets ministériels, « la gauche étant au pouvoir », comme l'on disait. Je suis devenue inspectrice générale de l'Education nationale en 1991.

Le premier date de 1974, comment qualifier cette période ?

1974/79 n'est plus la période des débuts du MLF. C'est celle de l'extension, du développement dans la société ainsi que dans le monde politique et syndical de la cause féministe ; c'est aussi le début de ce que nous appelions alors la phase de la récupération : ainsi Valéry Giscard d'Estaing, nouvellement élu président de la République, nomme Françoise Giroud Secrétaire d'Etat à la condition féminine, tandis que l'ONU décrète l'année 1975 « année de la femme ».

40 ANS DU MLF CONGRES INTERNATIONAL FEMINISTE

A l'occasion des 40 ans du MLF, l'association « 40 ans de mouvement » organise un Congrès international féministe les 3, 4 et 5 décembre 2010 au Palais de la femme à Paris* ayant pour thème « Le féminisme à l'épreuve des mutations géopolitiques ».

40 ans après la réapparition sur la scène française et internationale d'un mouvement féministe, les femmes sont aujourd'hui au cœur d'enjeux économiques, sociaux, sociétaux, culturels qui s'inscrivent dans des dynamiques géopolitiques. Il s'agira enfin de dessiner, au-delà des analyses, des perspectives intellectuelles et de lutte pour poursuivre sur le chemin de la libération des femmes, c'est-à-dire celui qui conjugue égalité et liberté.

* 94 rue de Charonne, 75011 Paris

Le *Libé* des années 70 n'était pas le quotidien d'aujourd'hui ?

Libé s'est créé en 1973 pour rompre avec un certain journalisme. La plupart y venait aussi pour défendre une cause, les uns, le rock, l'homosexualité, la libéralisation de la drogue, le soutien aux luttes d'Amérique latine... Moi, c'était le féminisme. J'ai pu pratiquer un journalisme transversal, allant des grèves des ouvrières du textile, par exemple, aux manifestations féministes en France et dans d'autres pays ou à tel livre écrit par une femme. Bref, « rien de ce qui concernait les femmes ne m'était étranger » ...

Vos articles donnent à voir ce qu'était le mouvement de l'époque ?

Témoins de leur temps, ils sont devenus des sortes de documents historiques. Bien sûr, les historiens devront faire la part des choses entre l'air du temps, ma subjectivité, mon histoire et une certaine vérité des faits.

1970, c'est le début du Mouvement ?

Toutes les filles du MLF reconnaissent qu'une réunion avec Monique Wittig, Josiane Chanel, Antoinette Fouque, Anne Zelensky et quelques autres s'est tenue à l'automne 68. Déjà pendant mai 68, il y avait eu quelques réunions de femmes, confidentielles certes, mais qui ont existé. Mais l'année 1970 cristallise le mouvement. Avec un article dans *l'Idiot international*, avec la parution du numéro de la revue *Partisans* titré « 1970 : libération des femmes, année zéro », avec la manifestation de quelques femmes venues, le 26 août, déposer une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu en disant « il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ». Personnellement je ne suis pas dans le mouvement parisien, je suis en province où j'organise des réunions avec mes élèves de Denain, on fait par exemple un groupe MLAC...

racontait les femmes



© DR

« Si nous avons décidé de fêter les 40 ans du MLF, c'est pour faire connaître davantage cette histoire, à partir des témoignages, des archives, textes, photos, films vidéo... »

C'est en faisant votre travail de journaliste que vous rencontrez des figures du féminisme ?

Du féminisme parisien, certainement ! Je suis désireuse d'être dans le mouvement et en même temps de comprendre les différences, les divergences entre les différents groupes. A l'époque je me sentais plus proche de celles qui s'appelaient les « féministes révolutionnaires » que des autres groupes ou tendances.

Cela dit, être à *Libération* n'était pas toujours très facile. Quelques-unes des filles du « Mouvement » m'en voulaient car j'étais dans un « journal de mecs » tandis qu'à *Libé* on considérait que je collais trop au MLF, que je ne prenais pas assez de distance. Comme si être journaliste, c'était ne pas avoir d'engagement.

L'histoire du MLF a-t-elle été transmise correctement ?

Peut être avons-nous trop pensé que la transmission allait se faire d'elle-même. En effet elle n'a été que partielle et le MLF a été souvent caricaturé. Si nous avons décidé de fêter les 40 ans du MLF, c'est pour faire connaître davantage cette histoire, à partir des témoignages, des archives, textes, photos, films vidéo... Mais nous ne nous posons pas en modèle, nous donnons les éléments d'un héritage.

Vous quittez *Libération* en 1979, c'est aussi la fin d'une époque ?

Je démissionne de *Libération* au lendemain de la très belle manifestation féministe du 6 octobre 1979, un moment très fort, très joyeux. Mais déjà sonne le chant du cygne du Mouvement, d'une certaine dynamique. En 1979, Antoinette Fouque dépose le sigle MLF comme une marque commerciale, comme un produit de grande distribution en quelque sorte. Par ailleurs, à la fin de cette décennie 70, une distance s'est installée avec le militantisme. L'évolution

de *Libération* en est l'un des signes, raison pour laquelle je m'en vais.

En 1981, on crédite la gauche de quelque chose, d'une attente, même si pour la plupart nous sommes méfiantes, tant les rapports entre socialisme et féminisme n'ont pas été toujours harmonieux.

Les années 80 ont marqué un tournant dans l'histoire de l'émancipation des femmes ?

A partir de 81, il y a comme une sorte de dispersion, chacune se focalisant sur tel ou tel enjeu ou telle ou telle préoccupation. Nous faisons aussi l'expérience d'un féminisme d'Etat, certes avec une proximité plus grande que celui de la décennie antérieure, celle de VGE et de Françoise Giroud. Beaucoup de militantes se sont mises à faire de la recherche avec les moyens donnés par l'arrivée de la gauche au pouvoir et par Yvette Roudy, alors ministre des droits des femmes. Le relais générationnel s'est fait notamment dans la recherche. D'autres ont continué à militer selon des modalités redevenues traditionnelles, assez loin de l'effervescence, de l'inventivité du MLF. Mais une forme de transmission s'est faite aussi dans la vie. Quelque chose du féminisme est passé dans la vie, dans le corps des jeunes femmes qui ont 30 ans aujourd'hui. L'accès à la contraception a été un changement fondamental. Nous, quand on avait nos règles, on vivait dans la peur. Cette peur que nos mères nous mettaient dans la tête du fait de leur propre histoire. Cette peur d'être enceinte, les jeunes générations ne l'ont pas connue.

Aujourd'hui, votre poste d'inspectrice générale de l'Éducation nationale s'inscrit-il dans cette même dynamique d'émancipation humaine et de liberté ?

Il y a différentes manières d'exercer une fonction, d'user des marges de liberté

dont on dispose. Pour ma part, j'ai tiré le fil de l'éducation en situation d'urgence, notamment en allant reconstruire des écoles au Kosovo ou en aidant à ouvrir des écoles de filles en Afghanistan. L'éducation en situation d'urgence est un enjeu important pour tous les enfants victimes de guerre, de conflits, de catastrophes, et singulièrement pour les filles. L'arrêt de la scolarisation est pour elles un véritable désastre. L'école doit être une composante de l'urgence humanitaire.

Vous avez aussi analysé les rapports complexes entre l'école et le fait religieux. Qu'en avez-vous retiré ?

Certains établissements où la pression culturelle et religieuse est importante connaissent des difficultés. Pour la rédaction d'un rapport collectif sur les signes et manifestations d'appartenance religieuse, je suis allée dans différents collèges et lycées de l'académie de Créteil et d'Amiens. Là j'ai entendu les filles raconter comment elles ne pouvaient pas s'habiller autrement qu'en survêtement, comment elles se sentaient obligées de mettre un manteau lorsqu'elles allaient au tableau, bref comment il y avait un marquage des filles, une atteinte à leur liberté. Cependant, même dans ces situations, l'école reste un lieu et un instrument d'émancipation pour les filles. De fait, nous avons une très grande responsabilité.

Propos recueillis par **Carine Delahale**



Je suis une femme, pourquoi pas vous ? 1974-1979 : Quand je racontais le mouvement des femmes dans Libération
Ed. Michel de **Maule** 2010.